

science, et ce livre, orné de 170 vignettes et de 20 cartes, est une digne continuation des *Sacants du Foyer* et de la *Terre avant le Déluge*.

GABRIEL FERRY : Les Révolutions du Mexique, 1 vol. Dentu.

Tout le monde a lu le *Courant des Bois* et les *Scènes de la Vie Mexicaine*, du même auteur. Les aventures destinées d'Irurbide, de Rostamente et de Santa-Anna se prêtent mieux encore à la plume du romancier qu'à celle de l'historien : on, plutôt, leurs biographies sont des romans véritables, et nul ne pouvait mieux les écrire que M. Gabriel Ferry.

MIGNET : Eloges Historiques, 1 vol. in-8. Didier.

Les éloges qui forment ce volume ont été prononcés, à différentes époques, dans les séances annuelles et publiques de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, dont M. Mignet est le secrétaire perpétuel. Entre autres esquisse, ce volume contient celles de la carrière de Jouffroy, de Schelling, de Hallam et de Lord Macaulay.

Dr HAILLY : Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord, 1 vol. in-18. Dentu. — Les Antilles Françaises en 1863 ; souvenirs et tableaux. Livraison du 15 de décembre de la *Revue des Deux-Mondes*.

Nous avons déjà parlé des Campagnes et Stations qui ont été publiées d'abord dans la *Revue*. Le nouveau travail de M. du Hailly est l'objet d'une critique assez vive par M. Melvil-Bloucourt, dans la *Revue du Monde Colonial*. M. du Hailly, comme presque tous les auteurs d'articles de ce genre, aurait commis des erreurs assez amusantes sur la géographie et l'éthnographie des Antilles : il ne faut, en général, lire ces esquisses que sous bénéfice d'inventaire. M. Melvil-Bloucourt commence, lui-même, une série d'articles qui aura pour titre : *Les scènes étonnantes de la vie coloniale*. Comme le Canada devra y figurer, nous attendons la critique à l'écrire.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de l'extrait suivant du travail de M. du Hailly. Ils y verront que le nom d'*habitant*, qui portait encore nos colons, avait aussi été donné dans le principe aux planteurs des Antilles.

« C'est un curieux et touchant spectacle que celui de la vie coloniale dans quelques-unes de ces possessions d'outre-mer conservées en trop petit nombre à la France, et traitées par elle bien souvent avec un injuste dédain. Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand économiste pour deviner que, sans exagérer l'importance des îles sur lesquelles nous voudrions rennir ici quelques souvenirs, il faut en tenir plus de compte assurément qu'on ne le fait aujourd'hui, ne fût-ce qu'en raison de l'indéfectible et profond attachement qui les unit à la métropole. Comme l'enfant que la mère sent tressaillir dans son sein, nos colonies des Antilles vivent de la vie de la mère-patrie, elles en sont le fidèle reflet; nulle part nos succès ne sont plus sincèrement acclamés, nos revers plus vivement sentis, et, loin de s'affaiblir avec le temps, le souvenir d'une commune origine semble y devenir d'année en année plus vivace. Ce n'est pas tout; indépendamment de considérations patriotiques qui touchent peu certains esprits, les Anilles françaises offrent un champ d'études d'un intérêt tout spécial. Ce riche archipel, où flottent les pavillons de toutes les nations maritimes d'Europe, offre aux divers systèmes de colonisation mis en œuvre de nos jours un théâtre sur lequel ils sont à même de se produire dans les conditions les plus propres à faciliter une comparaison équitable. A une époque où, grâce aux progrès de la science économique, toutes les doctrines coloniales sont en voie de métamorphose, cette comparaison ne saurait être inopportune, et le résultat, on va le voir, n'a rien de décourageant pour nous.

« Aller aux îles!... c'était jadis l'expression consacrée, et Dieu sait le monde fantastique que nos caudilles mieux se représentaient au terme du voyage. Le paisible marchand du vieux Paris, qui du fond de son arrière-boutique voyait les riches produits d'outre-mer couvrir ses rayons enfumés, ne songeait pas sans une terreur peut-être secrètement mêlée d'envie aux étranges récits qui circulaient sur ces pays lointains : c'était le récit incessamment bravé, les merveilles de climats inconnus, la fortune pour qui triomphait de ces épreuves; c'était par-dessus tout la fastueuse existence au sein de laquelle le planteur créole apparaissait comme le héros d'un conte de fées. Alors le luxe des colonies était sans bornes; pour elles, la métropole tissait ses étoffes les plus précieuses, ciselaient ses bijoux les plus exquis, et dans la petite ville de Saint-Pierre-Martinique, surnommée le Paris des Antilles, l'opulence ne se mesurait qu'à la prodigalité. Cette brillante auréole a singulièrement pâli. La rapine a si bien supprimé le prestige de l'éloignement, que cette terrible traversée, dont un testament était la préface obligatoire, n'est plus désormais qu'une promenade de douze jours en été, de quinze en hiver. On ne va plus guère chercher fortune aux îles, et quant à envier le sort des colons, c'est ce dont assurément nul ne s'avise. Pauvres il est elles ne sont pourtant aujourd'hui ni moins fécondes en promesses d'avenir, ni moins richement payées de leur éternelle verdure qu'aux plus beaux jours du siècle dernier. Elles sont encore prêtes à faire, quand nous le voudrions bien, la fortune de qui attacherait son sort au leur; c'est nous qui avons changé, non pas elles, et il y a plus que de l'injustice à les rendre responsables des mésaventures économiques dont nous nous sommes volontairement faits les victimes. Est-ce leur faute si, après les avoir enfermés deux siècles dans les serres chaudes de la protection, nous les avons brusquement transportées au grand air, en nous bornant à leur donner pour médecin soit une émigration coûteuse, soit un crédit foncier un peu trop illusoire, soit toute autre mesure aussi incomplète?

Puis, lorsqu'à chaque nouveau topique les doléances recommencent, on en conclut qu'il est dans la nature créée de se plaindre, et l'on ne s'en inquiète pas autrement. Aux yeux de combien de personnes d'ailleurs ces deux mots ne sont-ils qu'un insignifiant royaume de Barataria, où l'on continue à fabriquer par habitude un sucre qui a la métropole achète presque par charité? Pour moi, après trois années de vie coloniale, je vois en eux deux départements appelés à compter parmi les plus riches territoires de France. Il ne s'agit pour cela que de retrouver dans des conditions normales de liberté industrielle le développement qu'ils ont dû jadis aux faciles avantages d'un régime abusif.

« C'est dans les campagnes, loin des villes, qu'il faut aller chercher la vie coloniale, si l'on veut en saisir la physiologie vraiment originale. Un monde à part s'y révèle des les premiers pas. En France les nombreux villages qui servent de centres agricoles rappellent à l'esprit et le temps de la féodalité et l'obligation de se réunir en groupes pour se défendre pendant des siècles de barbarie. Il en fut autrement dans nos îles. La crainte des luttes intérieures ne tarda pas à disparaître avec les Caraïbes aborigènes, et chaque colon pouvait librement s'établir et s'organiser sur le terrain qui lui était concédé, les rares villages qui se créèrent se virent en quelque sorte nées d'avance. Presque en même temps l'esclavage vint donner une forme définitive à cette existence à la fois agricole et manufacturière. Bien que sur toute l'étendue de l'habitation c'est le nom que l'on donnait à ces domaines, dont le possesseur s'appelait *habitant*, l'autorité du maître fut plus absolue que ne l'était au moyen âge celle du baron sur ses vassaux, ce n'était pas la féodalité, si hiérarchique au sein de ses désordres, mais plutôt une sorte d'autocratie patriarcale, dont nos sociétés européennes n'ont eue aucun exemple, et qui, tantôt pronée avec excès, tantôt calomniée entre mesure, ne manquait pourtant ni de mérite propre ni d'une certaine grandeur. Un groupe de chaudières ou de cases à negres éparpillées seulement entre des touffes de bananiers; sur un plateau voisin, la maison principale; plus bas, la sucrerie et les ateliers qui en dépendent; tout autour, de vastes champs d'un vert pâle dominés par de poissantes montagnes chargées de forêts, tel est le tableau matériel de cette existence, tel est le coup d'œil général de la campagne de nos Antilles. Pénétrons dans une de ces habitations où s'élabore la fortune coloniale. L'hospitalité y est traditionnelle, et les révolutions ne changent rien sous ce rapport.

« Pour l'Européen habitué à voir l'agriculture, sinon dédaignée, du moins généralement abandonnée à des mains rustiques, ce sera une première surprise que de rencontrer un propriétaire scrupuleusement civilisé et d'une distinction, d'une urbanité de manières dont se préoccupent peu nos fermiers de la Beauce ou de la Brie. C'est que l'habitant est tout à la fois agriculteur, industriel et manufacturier. Outre les qualités naturelles qui lui sont nécessaires pour diriger un personnel nombreux, sa fabrication sucrière exige un ensemble assez étendu de connaissances acquises, où souvent la théorie vient se mêler à la pratique. On s'est longtemps représenté en France le planteur de nos colonies comme un type de mollesse et d'indolence, comme un maître égoïste s'enrichissant sans remords du travail d'autrui. Que le despotisme autorisé par l'esclavage ait eu ses abus, c'est ce que nul ne nie, car l'omnipotence est le pire écueil de notre nature. Il est probable pourtant que ces abus ont été exagérés, et que l'on y a souvent pris l'exception pour la règle; l'intérêt de bien entendre le maître en est la meilleure preuve. Quant au reproche de mollesse et d'oisiveté, de tout temps il a dû être peu fondé, et sous ce rapport la vie de l'habitant devait être un siècle dernier fort semblable à ce que nous voyons de nos jours. Se lever avec le soleil, le devancer même souvent, ne rentrer qu'après avoir fait le tour de la propriété pour suivre le développement de chaque plantation de cannes, passer de longues heures à la sucrerie, au moulin ou devant les chaudières, surveiller des travaux d'entretien, des réparations sans cesse renaissantes, ne négliger en un mot aucun des cent détails d'une exploitation toujours complexe alors même que l'échelle en est restreinte, tel est le programme d'une journée qui n'est assurément pas celle d'un oisif. Et cette surveillance incessante est de première nécessité; on ne s'en aperçoit que trop en comparant l'habitation sur laquelle plane l'œil du maître avec celle où trônent négligemment un régisseur insouciant. En revanche, s'il est vrai de dire que rien n'attache comme la terre, nulle part ce d'eton n'est plus vrai que pour ces habitations qui résument l'histoire d'une famille, les splendeurs du passé, les affections du présent, les espérances de l'avenir. On peut les quitter, on les quitte même trop souvent, mais il est rare que l'on n'y revienne pas. On voit des créoles heureux de retrouver la vie d'habitant après avoir dépensé dans les salons de Paris les dix meilleures années de leur jeunesse. D'autres, avec une fortune plus que suffisante, remettent d'année en année leur départ définitif pour la France, et finissent par ne plus partir du tout, ou à peine ont-ils touché l'Europe qu'ils regrettent déjà la colonie. D'autres enfin vont jusqu'à abandonner leurs intérêts dans la métropole pour venir aux îles remettre en valeur quelque propriété patrimoniale.

L'ECONOMISTE FRANÇAIS: Cet organe des colonies françaises va doubler sa publicité et devenir hebdomadaire. L'abonnement est de 25 fr. par année, pour l'étranger. On s'abonne à Montréal, chez M. Roland; à Québec, chez M. T. E. Roy.

L'Economiste ne néglige point notre pays, et s'en occupe plus spécialement que ne le fait aucune autre publication du continent en ce genre. Nos journaux en ont reproduit dernièrement deux articles très-remar-